

HISTOIRE DE SAINT AUGUSTIN,

SA VIE, SES ŒUVRES, SON SIÈCLE, INFLUENCE DE SON GÉNIE ;

PAR M. POUJOLAT.

L'histoire, quelque forme qu'elle revête, a une merveilleuse puissance pour charmer et captiver tous les esprits. Considée des hauteurs d'une saine philosophie et retracée à grands traits, moins pour faire connaître les événements matériels que la cause morale qui les produit et le lien mystérieux qui les enchaîne, elle est la science de prédilection des siècles éclairés, l'étude favorite des plus fortes intelligences. Si, plus modeste dans ses prétentions et son allure, elle se borne à raconter les faits, à dire les mœurs, les actions, la prospérité ou la décadence d'un peuple, d'un royaume, d'une république, il est peu de lecture plus attachante pour la plupart des hommes. On l'aime, surtout lorsqu'elle nous peint la vie d'un de ces génies qui ont illustré l'humanité, et en qui se résume, se personifie toute une époque, toute une nation, toute une doctrine. Que ce génie, que ce héros soit un saint, une de ces figures entourées d'une divine auréole, appartenant plutôt au ciel qu'à la terre, et ayant marqué leur passage ici-bas par de sublimes écrits ou par des vertus plus sublimes encore, et rien n'égalera le charme, l'intérêt d'un ouvrage destiné à le faire revivre sous nos yeux.

Veut-on une preuve de la vérité de ces paroles ? qu'on examine ce qui se passe, depuis quelques années, dans le monde intellectuel. Une heureuse et puissante impulsion a été donnée, dans ces derniers temps, aux études historiques. De tous côtés on s'est mis à explorer le passé, à interroger les monuments, les annales des peuples, à réhabiliter une foule de personnages et de choses tombés dans un ingrat oubli ou indignement défigurés. En Allemagne, en France, en Angleterre, en Italie, partout on se livre à de savantes et consciencieuses recherches dont chaque jour on recueille les fruits. Qui ne connaît les magnifiques travaux des Voigt, des Ranke, des Hurter, des Guizot, des Thierry, des Château-briand, des Michaud, des Auclin, des Lingard, des Cantu ? Et, sans sortir de notre patrie et de la spécialité qui nous occupe, que de belles et éloquents monographies religieuses, que d'importantes publications ! Chacun sait que M. le comte de Montalembert, par son admirable Histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie, s'est placé à la tête des jeunes et brillants écrivains qui sont entrés avec lui dans cette féconde et glorieuse carrière. On sait aussi que le noble pair ne s'est pas arrêté là, qu'il prépare en ce moment une histoire de cet immortel abbé de Clairvaux, un des plus grands hommes de son siècle et de tous les siècles. L'épisode de saint Anselme, que les journaux nous ont fait connaître, donne la plus haute idée de cet ouvrage impatientement attendu, et tout annonce ce que son influence sera en proportion des immenses progrès qu'a faits le talent de M. de Montalembert et de la juste célébrité qui s'attache à son nom.

Le premier qui s'offre après lui à nos regards est un frère d'armes accouru à combattre à ses côtés pour toutes les saintes et nobles causes, et qui devait, comme lui, devenir une des gloires du catholicisme. Se croyant appelé à rétablir parmi nous l'ordre des *Frères Prêcheurs*, il se met à écrire la vie de celui qui l'a fondé, de ce grand saint Dominique, calomnié par tant de plumes impies ou prévenues et malveillantes, et il nous dote d'un livre où l'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de la simplicité de la foi qui y respire à chaque page, ou de l'éclat du style et de l'originalité des pensées.

Il n'entre pas dans notre dessein de mentionner ici toutes les productions de ce genre qui ont paru ou sont sur le point de paraître.

« J'ai cru, nous dit l'éditeur dans sa lettre à Mgr. l'archevêque de Paris, en remerciement de la flatteuse approbation donnée à son livre par le digne prélat, j'ai cru qu'au temps où nous sommes, et en face de l'Afrique française l'histoire de saint Augustin était une œuvre à faire : il me semblait y reconnaître à la fois un haut intérêt national. Je me suis dévoué à cette pensée comme écrivain chrétien et comme Français. »

M. Poujoulat ne s'est pas trompé. la pensée qu'il a eue est une véritable inspiration de foi et de patriotisme, et, en la réalisant, il n'a pas moins mérité de son époque et de son pays que de la religion elle-même.

Quel sujet, en effet, que l'histoire de saint Augustin ! De tous les Pères de l'Eglise c'est celui sans contredit dont le nom est le plus révérend, le plus populaire. La sensibilité de son cœur, les erreurs, les égarements de sa jeunesse, ses luttes, ses résistances, sa conversion, le tableau si touchant et si

naturel qu'il nous en a lui-même tracé, les larmes de sa mère, les regrets que sa mort lui inspire, le dévouement et la constance de ses amitiés, tout cela l'a toujours rendu singulièrement cher aux imaginations vives et tendres, aux âmes douces et aimantes. Il est réellement le type de « l'intelligence humaine, condamnée aux longs ennuis ; « aux inquiétudes, aux tourments, à tous les supplées de l'incertitude, jusqu'à ce que, Dieu une fois trouvé, elle sorte du vide, du trouble et de la nuit. » Et sous ce rapport comme l'avait observé M. de Lamennais dans sa préface de la traduction des *Confessions* par saint Victor, de quelle utilité n'est pas le récit, le souvenir de sa vie dans nos jours de curiosité et d'orgueil, de plaisir et de doute ! Que d'Augustins dans notre société actuelle ! que d'esprits détournés de leur voie ! que d'imaginations malades, que de cœurs souffrants, agités, cherchant partout la vérité, la paix, le bonheur, et ne les trouvant point, parce qu'ils les cherchent là où ils ne sauraient être ! Puisent-ils, à l'exemple du fils de Monique, après avoir, comme lui, demandé la félicité aux créatures et aux vains systèmes des hommes, comme lui aussi, aller la puiser à sa vraie source !

Où trouverons-nous ensuite dans l'histoire un spectacle plus imposant, plus animé que celui que nous offre saint Augustin, après son retour et durant son épiscopat ? Voyez : évêque d'une petite ville d'Afrique peuplée de pauvres et ignorants marinières, il devient l'âme de tout ce qui se fait, non seulement dans cette partie du monde, alors si profondément remuée par les schismes et les hérésies, mais encore dans l'univers tout entier. Il ne sent pas une assemblée dont il ne soit l'oracle : il ne s'élève pas une question qu'il ne traite, qu'il ne décide, sur laquelle il ne répande des flots de lumière. Dernières convulsions du paganisme, subtilités des Manichéens, ruses de Pélage, fureurs des Donatistes, il fait face à tout. Toutes les erreurs, tous les ennemis de l'Eglise l'ont tour à tour pour adversaire et pour vainqueur. Sa vie n'est qu'un continuel combat, un labeur incessant. Il est en correspondance avec les hommes les plus célèbres de son siècle, les Pinien et les Mélanies de Rome ; les Dioscore de Constantinople ; les Jérôme de Palestine ; les Ambroise de Milan ; les Paulin de Nole ; les Orose d'Espagne ; les Lazare d'Arles ; les Hilaire de Poitiers, les Souverains-Pontifes, les Empereurs d'Orient et d'Occident. Il n'existe pas une grande idée qui ne se rencontre en germe dans quelques uns de ses écrits. Les problèmes les plus difficiles sont un jeu pour lui. Un petit traité, un simple sermon, une lettre lui suffit pour les soulever et les résoudre. Il déroule, enfin il développe une à une, ou présente dans leur sublime harmonie, toutes les vérités du christianisme, toutes les preuves de ses dogmes, de sa morale, de son histoire. Jamais on ne vit de plus beau, de plus pénétrant génie : jamais l'esprit humain ne montra dans un seul homme tant de douceur unie à tant de force, tant d'étendue et tant de profondeur.

Quoi de plus digne, dès lors, de tenter le talent, de fixer les méditations d'un écrivain religieux ?

Le second motif qui a inspiré M. Poujoulat dans son entreprise n'est pas moins louable.

Initié à la vie littéraire par l'élégant historien des guerres saintes, dont il est en quelque sorte le continuateur et le fils adoptif, nourri de bonne heure de tous les souvenirs de la longue lutte de la croix contre l'islamisme, de l'Europe contre l'Asie et l'Afrique, notre conquête de l'Algérie lui est apparue comme une dernière et triomphante croisade. Il n'a pu voir le drapeau français flotter sur le rivage où mourut saint Louis, il n'a pu voir surtout les restes du grand évêque d'Hippone reprendre pour ainsi dire possession de cette terre consacrée par son génie, et toute remplie encore de sa mémoire, sans éprouver le besoin d'unir à la gloire présente de l'Afrique le tableau de sa gloire passée en lui parlant de la sainteté et des travaux de celui des enfants qui la fit autrefois briller d'un si vif éclat.

Et quand on réfléchit que ce ne sera que par le christianisme, c'est-à-dire par les doctrines de l'immortel pontife, que l'Afrique verra luire pour elle de meilleures destinées, et renaitra à la civilisation, ne doit-on pas se féliciter de la publication d'un ouvrage où ces doctrines sont analysées et reproduites avec autant de bonheur que de fidélité ?

C'est sous saint Augustin que l'Afrique chrétienne atteignit son apogée. La patrie des Tertullien et des Cyprien n'avait pas été jusque là sans gloire ; mais elle était loin du degré de splendeur où elle parvint sous ce grand homme. Sa mort, coïncidant avec l'invasion des Vandales, vit commencer cette barbarie où elle tomba si rapidement et dans laquelle elle est restée si